

Miss McIntosh, my darling

Marguerite Young, *Miss McIntosh, My Darling*, New York, Scribners, 1965, 1198 p.

Pierre Brodin

Volume 8, numéro 1 (43), janvier–février 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brodin, P. (1966). Compte rendu de [*Miss McIntosh, my darling* / Marguerite Young, *Miss McIntosh, My Darling*, New York, Scribners, 1965, 1198 p.] *Liberté*, 8(1), 72–76.

les écrits américains

miss mc intosh, my darling

Dans un monde d'ouvrages brefs, superficiels ou frivoles pour lecteurs fatigués, le roman de Marguerite Young, *MISS McINTOSH, MY DARLING*, ne saurait avoir aucune place. Il exige un certain effort, ne serait-ce que pour prendre en mains ce volume de poids (trois livres et demie), dont les trois mille cinq cents pages de manuscrit n'ont pu être réduites qu'à onze cent quatre-vingt-dix-huit de texte imprimé. L'ouvrage est long, massif, mais pas plus que *MOBY DICK*, qu'*ULYSSE* ou que *FINNEGAN'S WAKE*, et pas plus que ces grands classiques, il ne peut être lu d'une seule traite. Il est vrai que l'auteur a mis dix-sept ans à l'écrire, et, pour paraphraser un mot de Valéry, il serait impensable qu'une oeuvre d'art mûrie en dix-sept ans puisse être assimilée et jugée en dix-sept minutes.

En fait, la publication de *MISS McINTOSH, MY DARLING* est un événement littéraire, attendu depuis longtemps déjà par les connaisseurs qui avaient lu des extraits de l'ouvrage publiés dans diverses revues au cours des dix dernières années. Dans une étude parue en septembre 1956, j'avais eu moi-même l'occasion de signaler aux lecteurs français le nom de Marguerite Young et le titre de son *magnum opus*. Celui-ci sera, d'ici quelque temps, traduit en allemand et dans d'autres langues (des options ont déjà été prises) et tôt ou tard, sera révélé aux publics de langue française. Les traducteurs, il est vrai, n'auront pas la tâche facile; mais, si l'on est venu à bout de Faulkner, de Joyce et de Proust, on viendra également à bout, un jour, de Marguerite Young.

J'ai eu le plaisir d'avoir, il y a quelque temps, un entretien substantiel avec Miss Young et la chance d'avoir été, probablement, le premier Français à interviewer l'auteur de *MISS McINTOSH, MY DARLING*. Miss Young m'a confié, à cette occasion, que si, par son

père, elle descendait du fameux Mormon Brigham Young, elle avait, du côté de sa mère, des ancêtres français, des huguenots émigrés et découvreurs de terres du nom de Sublette. Mais surtout, j'ai trouvé en elle une personne extrêmement proche de notre civilisation et de notre littérature. Elle est chez elle à Paris, devant les tours de Notre-Dame : à l'architecture des "maisons de verre" de Madison et de Park avenue, elle préfère, de beaucoup, les cathédrales médiévales, "y compris les gargouilles". Elle connaît et admire nos grands classiques (Voltaire inclus) et, parmi les modernes, Balzac, Proust, Rimbaud, Beaudelaire, Cocteau (qu'elle a traduit en anglais), Ivan Goll (qui a écrit pour elle un de ses poèmes) et, d'une façon générale, "tous vos poètes français". Très cultivée, Miss Young est nourrie de la Bible, dont elle connaît par coeur, depuis son enfance, de longs passages tirés de la très belle version du roi Jacques 1er; elle a lu les grands classiques anglais (Shakespeare, Milton, Coleridge, Blake), irlandais (Joyce), américains (Melville, Poe, Mark Twain), allemand (Grimm, Goethe, Mann). Elle est également nourrie de philosophie (Bergson, William James), de psychologie et de théologie (LA CITE DE DIEU, de Saint-Augustin, lui a, dit-elle, donné le courage d'écrire et de *tout dire*).

MISS MCINTOSH, MY DARLING est, à bien des égards, un roman extrêmement *lisible*. A la différence des constructions artificielles d'une certaine école contemporaine, l'oeuvre nous présente un certain nombre de *personnages*, tous bien campés, extrêmement vivants et attrayants. Quelques-uns de ces personnages peuvent paraître, comme ceux de Shakespeare, de Dickens ou de Thomas Mann, plus grands que nature. Miss Young pense que "l'exagération révèle le normal", que "Falstaff n'est pas seulement un couard, mais tous les couards". La romancière nous présente donc des individus réels mais chargés d'une substance universelle, des créateurs qui, suivant ses propres termes, sont "plus que des symboles, des *archétypes*".

L'héroïne, Miss McIntosh, a été pendant sept ans la gouvernante de Vera Cartwheel, la narratrice. Cette *nursemaid* rousse au nez cassé, robuste, brave, industrielle, prosaïque, nous apparaît d'abord à travers les yeux de l'enfance. Elle incarne, pour la jeune Vera, la réalité, l'illusion dépouillée de ses masques. Miss McIntosh ne vient-elle pas, d'ailleurs, d'un terroir joyeusement rugueux au nom symbolique de What Cheer (Iowa) ? Morale conventionnelle, simple, sérieuse, Miss McIntosh est l'apôtre des fenêtres ouvertes, de la propreté et du sens commun. Elle est anti-romanesque, anti-chimérique, "anti-rêve". Elle est solide.

Un autre personnage d'apparence "solide", est Maître Joachim Spitzer, un avocat spécialisé dans les testaments compliqués. C'est lui qui a choisi, entre toutes les candidates aux fonctions de gouvernante la vertueuse Miss McIntosh. Scrupuleux, conservateur, ennuyeux, incolore, il vient tenir compagnie à la mère de Vera, Catherine Cartwheel, une Bostonienne veuve et retirée du monde qui, elle, vit dans l'illusion et l'imaginaire (sa fille l'appelle *The Opium Lady*), et se moque avec délices de Mr. Spitzer, prétendant inlassable éternellement éconduit.

Adolescente encore, Vera Cartwheel a perdu sa gouvernante : celle-ci, un jour, a disparu, laissant sur la place son vieil imperméable (*McIntosh ?*), son parapluie noir, sa perruque rousse et... son sein artificiel ! Vera, depuis la disparition inexplicable de sa gouvernante chérie, a été ballotée entre la réalité et l'illusion. De ses années avec Miss McIntosh, elle a hérité un certain idéal de bon sens et de raison. Mais le milieu dans lequel elle vit, près d'une mère invalide et recluse qui nourrit d'opium ses rêves dans une propriété baroque du littoral de Nouvelle-Angleterre et tient de grandes et brillantes conversations avec des hôtes imaginaires tels que Mr Chandelier ou des fantômes illustres (Shelley, Byron, Ben Jonson, etc.) est peu favorable à cet idéal. Vera, un jour, après la mort de sa mère et la destruction de la propriété du bord de la mer, emportée par une tempête, part à la recherche de Miss McIntosh, dont on n'a jamais retrouvé le corps. Cette "quête" de la réalité s'accomplit au cours d'un voyage en *bus*, la nuit, quelque part dans le Middle-West, à travers une série de monologues intérieurs entrecoupés de rêves, d'hallucinations et de cauchemars. Finalement Vera, au bout de son *dantesque* voyage (voyage dans l'espace, dans le temps et en soi-même), comprendra que la vie n'est ni le rêve des paradis artificiels ni le rêve éveillé de la réalité brute. Elle acceptera la vie comme elle est, avec ses réalités et ses mirages. Elle épousera un homme normal — ou presque : car il est sourd. Mais la surdité est une sorte de symbole de ce monde silencieux que Dieu a créé et auquel l'homme a ajouté le bruit.

Vera est entourée de personnages qui vivent et rêvent leur vie, avec un pied dans la réalité et l'autre dans l'illusion. Miss McIntosh, une fois arraché son masque de pseudo-réalité, se révèle comme ayant été une personne beaucoup plus fragile et mystérieuse que ses dehors extérieurs ne le laissaient deviner. Elle a été, jadis, blessée par un amour malheureux (que nous découvrons seulement vers la page 900) et par la cruauté de son amant, Mr Bonebreaker, l'évangéliste et commis-voyageur en bibles de Chicago qui, persuadé que la fin du monde approche, ne prend pas la peine d'acheter des chaussures en cuir et, à plus forte raison, de fonder une famille. Mr Spitzer, le timide homme de loi, a été aussi un musicien et un rêveur, obsédé par le souvenir de

son frère, le turfiste Peron qui s'est suicidé et lui a légué son subconscient. D'autres personnages fascinants qui occupent une place importante dans le récit sont la Cousine Hannah, exploratrice fameuse et "suffragette" bostonienne; Moses Huneker, le chauffeur du *bus* de Vera, un curieux bonhomme qui a laissé pousser ses cheveux pour protester contre la politique de Roosevelt et qui vit dans un monde d'illusions et d'hallucinations provoquées par l'alcool; Esther Longtree, la serveuse du restaurant de la "Cuiller graisseuse", une boiteuse schizophrène, "connue pour sa perpétuelle grossesse, son coeur aimant qui ne connaît pas d'amoureux, et son éternelle solitude"; Madge Edwards, la petite standardiste qui aimait tant la danse et qui, enceinte, souffre mille morts à cause de sa grossesse, pleure sa jeunesse et sa beauté perdues, pense que tous les hommes sont des cochons; le Dr Justice O'Leary, spécialiste des accouchements imaginaires; Weed le "bourreau chrétien", etc.

Les personnages du roman, construits progressivement à l'aide d'une "structure en échos" extrêmement originale, finissent par nous hanter comme ceux de Poe, de Faulkner ou de Proust. Nous suivons les méandres de leur imagination, de leurs rêves, des obsessions de leur subconscient, nous les voyons comme ils apparaissent à autrui, comme ils se croient eux-mêmes, avec et sans masques, comme ils évoluent constamment sur la ligne-frontière entre Réalité et Illusion.

MISS MCINTOSH pourrait donc être qualifié, à certains égards, de *roman psychologique* : l'oeuvre, en tout cas, présuppose une étude approfondie de la psychologie du joueur, du bourreau, de la femme enceinte, de l'infanticide, du criminel, du drogué, de la femme sujette à des grossesses nerveuses (sujet abordé, mais non traité par Albee dans QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?). Mais ce serait limiter sérieusement son ambition et sa portée. L'ouvrage est aussi un roman *picaresque*, une sorte d'épopée, de MILLE ET UNE NUITS de l'infraconscience du XXe siècle américain, un roman philosophique, un roman réaliste, où l'on retrouve les couleurs, les sons et les odeurs de l'*hinterland* américain, de cet Indiana où a grandi l'auteur, un roman surréaliste, un roman poétique. L'auteur est une virtuose du langage. Eloquente, imaginative, sensible, elle use d'un style extrêmement musical, fait d'images très riches, de métaphores, d'incantations, de litanies, de répétitions, d'énumérations, d'illuminations. L'ouvrage abonde en pages d'un lyrisme extraordinaire et d'une intensité obsédante. On pense à Rimbaud, aux romantiques allemands, à Anaïs Nin, à Dylan Thomas (mais à un Dylan Thomas plus expansif, moins oblique, moins chargé d'éclairs) et, plus encore, à certains peintres anciens et modernes : Breughel, Hogarth, Goya, Chagall, Rouault, Dali.

Mais on ne peut s'empêcher aussi parfois, d'évoquer Charlie Chaplin. Il convient, en effet, de souligner ici les qualités d'humour de l'auteur. Les noms qui désignent certains lieux (*What Cheer* pour un bled désolé) et certaines formes (Mr Bonebreaker, le "briseur d'os" qui a tué l'idéal de Miss McIntosh), sont, à cet égard, très heureusement choisis. Parfois, une petite phrase très simple nous amuse au passage : Miss Cartwheel recommande deux bons hôtels, le *Quirinal* et le *Panthéon* ou encore : Dieu "a oublié de créer certains d'entre nous... ils se sont créés tout seuls..." L'humour de Miss Young, moins gaillard en général que celui de Rabelais, est parfois *noir* : "La femme du bourreau s'est pendue, parce que c'était une Oliver, et les Oliver sont connus pour se pendre... et ils se pendent aux anniversaires. Ils sont tous amateurs de pendaïsons... les enfants jouent à se pendre". On songe, ici, aux caricatures de Charles Addams. Mais Miss Young n'est jamais dépourvue de compassion pour ses créatures et son humour n'est jamais grinçant.

Quelles réserves, donc, doit-on faire sur ce livre ? On lui a reproché d'être long et exubérant. Il est, incontestablement, trop long pour le lecteur pressé, et il est exubérant comme la vie peut l'être. On a dit qu'il était indigeste. Il l'est certainement pour ceux qui ont une petite bouche et un petit estomac. On l'a accusé d'être trop *écrit*. Il l'est, évidemment, pour ceux qui n'aiment que les reportages sociaux (de préférence illustrés) et qui ont perdu l'amour et jusqu'à la notion du style.

Je suis volontiers tenté, pour ma part, de déclarer que MISS McINTOSH est un des ouvrages les plus importants qu'on ait publiés en Amérique depuis MOBY DICK.

PIERRE BRODIN